

ESKWAD PRÉSENTE

VINCENT
LINDON

KAROLE
ROCHER

STEFAN VIRGIL
STOICA

COMME UN FILS

UN FILM DE
NICOLAS BOUKHRIEF

1h42 - France - 2023 - 2.39 - 5.1

AU CINÉMA LE 6 MARS

DISTRIBUTION

Le Pacte

5, rue Darcet - 75017 Paris

tél : 01 44 69 59 59

www.le-pacte.com

RELATIONS PRESSE

Marie Queysanne

marie@marie-q.fr

presse@marie-q.fr

Tél : 01 42 77 03 63

Matériel presse téléchargeable sur www.le-pacte.com

SYNOPSIS

Jacques Romand est un professeur qui a perdu sa vocation. Témoin d'une agression dans une épicerie de quartier, il permet l'arrestation de l'un des voleurs : Victor, 14 ans. Mais en découvrant le sort de ce gamin déscolarisé que l'on force à voler pour survivre, Jacques va tout mettre en œuvre pour venir en aide à ce jeune parti sur de si mauvais rails. Quitte à affronter ceux qui l'exploitent. En luttant contre les réticences mêmes de Victor pour tenter de lui offrir un avenir meilleur, Jacques va changer son propre destin...



ENTRETIEN AVEC NICOLAS BOUKHRIEF, LE RÉALISATEUR

Quelle fut la genèse de ce film ?

COMME UN FILS est né de deux idées. Après l'assassinat de Samuel Paty, je voulais tout d'abord écrire un film sur l'importance de la figure du professeur. Et rendre hommage à ceux qui m'ont aidé à me constituer. Nous avons tous en mémoire des professeurs, des maîtres, qui ont très fortement influé sur notre destin. Mais beaucoup de longs-métrages ayant déjà été faits sur le sujet, et des très bons, je cherchais dans mon histoire à sortir de la structure professionnelle dans laquelle ce personnage évolue la plupart du temps pour parler de la figure d'un professeur en soi, hors de son contexte. Hors de l'école, du collège ou du lycée qui servent quasi systématiquement de cadres aux films sur l'éducation. On entend souvent dire aujourd'hui, et au plus haut sommet de l'état, que le professeur est un des "piliers de la République". Tourner une histoire entière hors du contexte de l'école me paraissait être une bonne façon d'honorer ces héros du quotidien. Comme il existe par exemple des dizaines et des dizaines de films sur des policiers qui ne se passent pas forcément dans les commissariats.

La seconde idée est née en voyant sur scène plusieurs humoristes faire des piques d'un humour assez pauvre sur la communauté des Roms. Je me suis demandé pourquoi

ces humoristes, immigrés de 2^{ème} ou 3^{ème} génération et qui évoquent régulièrement le racisme dont ils ont pu être les victimes, tapaient volontiers sur les Roms, tout comme du reste des comédies françaises grand public. Cela m'a donné envie de me renseigner sur cette communauté, qui souffre sans doute aujourd'hui de la plus grande forme de racisme endémique puisque tout le monde se permet de la moquer méchamment, voire violemment, sans aucun complexe. De se moquer de

leur misère. Dans la période actuelle, faire le moindre trait d'humour déplacé sur n'importe quelle communauté peut vous valoir de sérieux problèmes d'image, mais pour les Roms, non. Tout le monde semble avoir oublié qu'après les Juifs, c'est le deuxième peuple qui a été le plus exterminé par Hitler pendant la guerre précisément en raison de leur race...

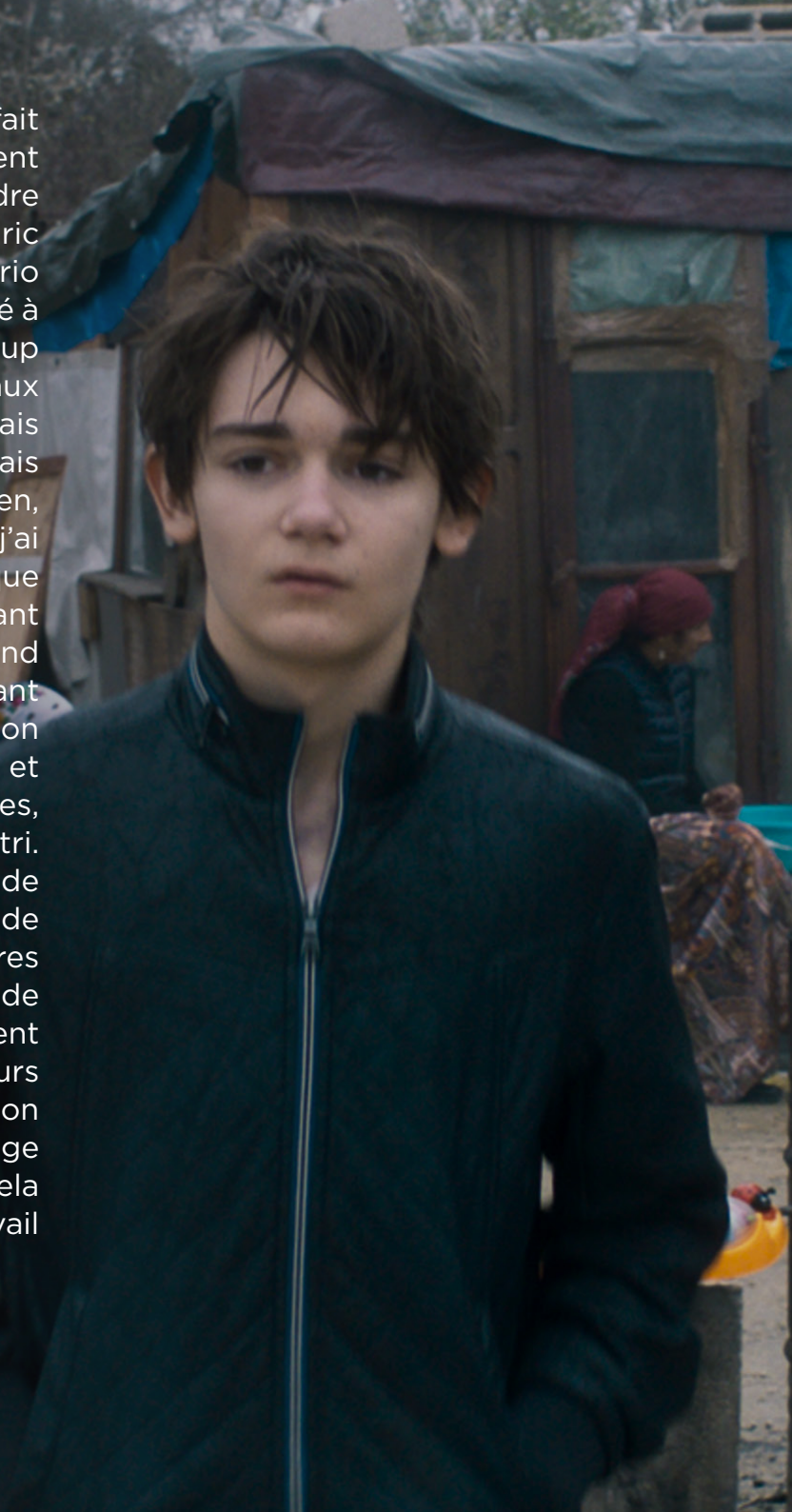
Comment êtes-vous parvenu à associer ces deux idées dans une même histoire ?

Au fil de mon enquête auprès des associations et des services de police concernés, j'ai eu la confirmation que les jeunes Roms sont des sortes "d'adolescents sauvages" qui ont certes la culture de la rue, de la survie dans notre jungle urbaine, mais qui pour un certain nombre ne savent ni lire ni écrire, ou très peu, parce qu'ils sont déscolarisés. La figure d'Oliver Twist s'est alors imposée, et m'a inspiré l'envie de retracer le destin d'un de ces gamins, non pas du côté des "méchants" qui l'entourent et l'utilisent mais de celui d'un prof retiré qui le prendrait sous sa coupe pour lui venir en aide. Cela devenait ainsi une version 2.0 de L'Enfant sauvage.

Est-ce à ce moment-là que Vincent Lindon est arrivé dans le projet ?

Oui. Tandis que je réfléchissais à cette histoire, j'ai rencontré par hasard Vincent Lindon par l'intermédiaire du producteur

Richard Grandpierre. Quand je lui ai fait le pitch de ce film, il a immédiatement manifesté son enthousiasme de prendre part au projet. Après avoir fait entrer Eric Besnard dans la boucle pour le scénario de COMME UN FILS, j'ai donc commencé à écrire "pour" Lindon. J'ai rédigé beaucoup de mes films en pensant uniquement aux acteurs qui ont fini par les interpréter, mais c'était la première fois que je soumettais un script aussi tôt à un comédien, quasiment au fil de son écriture. Et j'ai trouvé cela très enrichissant parce que ça permet d'avancer en se rapprochant de plus en plus de ce qui correspond vraiment à l'acteur. Vincent Lindon étant en outre, très investi, à chaque version du scénario il apportait un éclairage et des idées très diverses et intéressantes, même si évidemment il fallait faire le tri. Il ne se permettait jamais par contre de discuter la structure globale du projet, de remettre en question les autres caractères de l'histoire ou de contester les idées de mise en scène, il cherchait simplement lecture après lecture à investir toujours plus son personnage et uniquement son personnage. Et comme ce personnage est partie prenante de 75% du film, cela a vraiment donné un échange de travail passionnant.



Pour mettre en parallèle les deux thèmes du film, vous avez dû enquêter sur chaque univers. Concernant l'Education Nationale, qu'est-ce qui vous a frappé ?

En discutant avec beaucoup de professeurs, je me suis très vite retrouvé confronté à ce problème de vocations qui perturbe aujourd'hui le pays. Ce métier engendre un immense questionnement, de sérieux doutes – et on le comprend quand enseigner devient un motif d'assassinat! Dans ce contexte, j'ai voulu brosser le portrait d'un prof en crise de foi. Jacques Romand est un personnage à la Simenon, totalement déprimé et en quête de sens. N'arrivant plus à exprimer son idéal en tant que prof, il s'est retiré de l'Education Nationale. Le fait qu'il n'enseigne plus me permettait ainsi d'interroger le métier plutôt que de le filmer uniquement dans sa pratique. Et de raconter au fond, que le malaise de beaucoup de professeurs vient de leur relation à la structure dans laquelle ils évoluent plutôt que d'un rejet du fait même d'enseigner.

Concernant les Roms, qu'est-ce qui fait d'eux une population à part ?

Comme tous les peuples nomades, ils sont rejetés par les sédentaires et ne trouvent pas leur place dans un monde de plus en plus structuré et conditionné. A force d'être rejetée par tous, cette population dotée d'une culture ancestrale s'est refermée sur elle-même et est devenue impénétrable. Dans le film, je parle uniquement des Roms



de Roumanie qui sont sans doute les plus pauvres de tous. Lorsqu'on interroge la police, elle explique qu'il y a chez eux très peu de faits divers sanglants, essentiellement des larcins, mais que la maltraitance des enfants par des tuteurs violents est aussi un grave problème, même si bien sûr ce n'est pas la majorité. D'autant que ces gamins ne sont pas souvent scolarisés : à cause du racisme qu'ils subissent des autres élèves et qui génère trop de problèmes, des directeurs d'école refusent de les intégrer à leurs effectifs. Certaines écoles et quelques associations font néanmoins un travail remarquable auprès d'eux et offrent un portrait encore différent de cette population. Bref, comme toujours, l'enquête m'a permis de départager les clichés avérés et ceux qui sont infondés.

Avez-vous eu du mal à trouver votre Victor ?

Après avoir commencé un casting de jeunes Roms dans différents camps de France et rencontré des personnalités très fortes et cinégéniques, je me suis vite dit que c'était une mauvaise pratique. Une pratique dans le fond assez immorale. J'étais mal à l'aise à l'idée de mettre en lumière un jeune de 15 ans qui deviendrait le prince du village pendant les deux mois de tournage et peut-être la sortie du film, mais serait ensuite renvoyé à sa condition très rapidement. Car si c'est déjà très délicat d'aller chercher un gamin de banlieue pour le propulser dans le cinéma, on peut imaginer qu'il pourra



faire carrière ensuite car il y a de nombreux films aujourd'hui qui nécessitent ce genre de caractères. Mais on sait d'avance qu'un jeune Rom ne retrouvera pas de rôle à tenir car il n'y en a pas.

Pour trouver celui qui incarnerait Victor, je suis donc allé en Roumanie caster les élèves de plusieurs écoles d'art dramatique. Des adolescents qui avaient décidé de devenir acteur avant ce film et pour lequel ce serait alors une véritable chance. J'y ai rencontré Stefan Virgil Stoica qui parlait très bien anglais, mais pas le français. Plutôt que de le coacher pour lui apprendre tant bien que mal la langue et qu'il la joue avec un accent caricatural, j'ai plutôt choisi que mes deux personnages communiquent en anglais. Pour justifier son allure, j'ai aussi décidé de faire de ce personnage un métis, à moitié Rom et à moitié Roumain. Et c'est comme ça que j'ai appris qu'il y avait aussi un racisme envers les enfants métis chez les Roms, où ils peuvent être moqués ou ostracisés. Cela rajoutait à sa condition de victime et me permettait d'aller encore plus loin que mon sujet d'origine, de dépasser le film sans doute un peu trop à thèse pour retracer une rencontre entre un enfant sauvage et un prof solitaire. Ou l'inverse. Deux personnages, plutôt que des symboles.

La famille de Victor est, elle, incarnée par de vrais Roms. Était-ce une évidence pour vous de les intégrer au casting ?

Oui. Les gens qui appartiennent à cette communauté sont si singuliers et ont une



telle attitude que créer de toutes pièces un groupe d'acteurs pour les imiter aurait été forcément kitsch, ou déplacé. En collaboration avec l'association La Pagaille, dont le fondateur Gaëtan Lecompte est devenu mon conseiller technique sur cette question, j'ai donc choisi de faire appel à une ou deux familles seulement. Cela me permettait de compter une trentaine d'acteurs et figurants qui se connaissaient déjà, de leur faire vivre une aventure collective et de leur verser un cachet global suffisamment conséquent pour que ce tournage vaille vraiment le coup pour eux. Cela a donné lieu à des rencontres formidables : la plupart étaient solaires, heureux de partager leurs expériences et leur énergie. Certains ont également été engagés "hors champ" par Julia Lemaire, dans son équipe déco, pour aider à la construction du camp et le rendre le plus réaliste possible.

Karole Rocher incarne la responsable d'une association qui vient en aide aux enfants. En quoi était-ce une actrice intéressante pour le rôle d'Harmel ?

Elle est devenue une évidence lorsqu'on s'est demandé qui pourrait faire face à Lindon. Je considère Vincent comme un "monstre sacré" dans le sens où il apporte aux films toute sa dimension humaine, en soi, sans faire le détail. Comme Gabin, Raimu ou Harry Baur, ce n'est pas un acteur à qui l'on demande de se glisser dans un rôle pour obéir aux diktats du réalisateur, mais que l'on choisit pour tout ce qu'il va apporter



à un personnage. En tant que metteur en scène, on se met donc en quelque sorte au service de sa puissance émotionnelle – qui nous fait d’ailleurs souvent enlever pendant le tournage des éléments du scénario, car ils vireraient sinon au commentaire inutile. Autour de lui, il fallait des acteurs capables de rentrer dans cette dimension. Comme Lindon est incapable de “faire semblant”, de jouer une situation à laquelle il ne croit pas, on devait trouver des comédiens qui aient une même capacité au réel que lui. Si Karole Rocher s’est imposée, c’est parce qu’elle aussi arrive sur un plateau avec sa vérité, et toute sa vérité. Et le rôle lui correspondait d’autant que le milieu associatif ne lui est pas étranger, loin de là.

Quelles exigences aviez-vous en matière de mise en scène ?

Avec un acteur comme Lindon, un gamin de 15 ans anglophone qui n’a jamais fait de cinéma, une actrice aussi sincère que Karole Rocher et des familles de “vrais” Roms, il aurait été absurde de travailler comme j’en ai l’habitude, en arrivant le matin sur le plateau avec une syntaxe et un découpage en partie préconçus. Une direction trop rigide aurait évidemment coincé tout le monde. Là, je devais faire l’inverse, c’est-à-dire laisser la vie s’exprimer dans chaque décor, regarder mes comédiens vivre les situations et adapter ma mise en scène à leur jeu et à leurs déplacements. J’avais expérimenté cette méthode avec Marine Vacht et Romain Duris dans LA CONFESSIOIN et j’ai renouvelé

l'expérience ici, en travaillant souvent avec deux caméras, ce que je n'avais jamais fait auparavant. Impossible dans cette manière de faire d'avoir une vision totalement synthétique du film en cours, il s'agit de tourner beaucoup plus à l'instinct en se disant "advienne que pourra" ce qui est pas mal déstabilisant. Mais bon, j'étais épaulé par le chef opérateur Eric Gautier, qui a été mon autre grand complice dans cette aventure et qui a le mérite de connaître suffisamment bien Vincent Lindon, en plus, pour anticiper ses mouvements au cours des scènes, sans que cela paraisse jamais artificiel.

Des réformes de l'éducation à la loi immigration, ce film fait écho à plusieurs sujets brûlants de l'actualité...

Hier encore, cette crise des vocations chez les professeurs n'intéressait pas beaucoup les financiers et pourtant elle devient aujourd'hui un sujet récurrent car il n'y a jamais eu autant d'enseignants qui quittent le métier. Concernant l'immigration, ce qui nous semblait intéressant avec les Roms, c'était de faire un film sur les enfants de migrants européens, car si on n'arrive pas à gérer ceux qui ont le droit d'être là, comment allons-nous gérer les centaines de milliers d'enfants des réfugiés économiques, climatiques ou fuyants les guerres qui vont inévitablement arriver d'ici quelques années ? Ce film tente de montrer que la seule façon d'intégrer ces enfants, qu'on le veuille ou non, c'est l'éducation.





NICOLAS BOUKHRIEF

RÉALISATEUR

Nicolas Boukhrief est un réalisateur et scénariste français né le 2 juin 1963. Également critique cinématographique, il fait partie de la première équipe de rédacteurs engagés lors de la création, en 1983 du magazine Starfix avec Christophe Gans, et l'émission Le Journal du cinéma pour la chaîne de télévision Canal+.

RÉALISATEUR ET SCÉNARISTE

- 2023** COMME UN FILS
- 2018** TROIS JOURS ET UNE VIE (réalisateur)
- 2017** UN CIEL RADIEUX (téléfilm)
- 2016** LA CONFESSION
- 2015** MADE IN FRANCE (réalisateur et co-scénariste)
- 2009** GARDIENS DE L'ORDRE
- 2008** CORTEX
- 2003** LE CONVOYEUR
- 1998** LE PLAISIR (et ses petits tracas)
- 1995** VA MOURIRE

SCÉNARISTE

- 2017** DÉLICIEUX d'Éric Besnard (co-scénariste)
- 2010** L'ITALIEN d'Olivier Baroux (co-scénariste)
- 2005** SILENT HILL de Christophe Gans (co-écriture du traitement)
- 1997** ASSASSIN(S) de Mathieu Kassovitz (co-scénariste)
- 1993** TOUT LE MONDE N'A PAS EU LA CHANCE D'AVOIR DES PARENTS COMMUNISTES de Jean-Jacques Zilbermann (co-scénariste)



LISTE ARTISTIQUE

Jacques Romand	Vincent Lindon
Harmel Kirshner	Karole Rocher
Victor	Stefan Virgil Stoica
Andreas	Sorin Mihai
Raul	Robert Opasche
Dolofan	Florin Opasche
Docteur Ambert	Guillaume Draux
Commissaire Mauri	Saïd Aissaoui

LISTE TECHNIQUE

Réalisation **Nicolas Boukhrief**

Scénario **Nicolas Boukhrief**

Éric Besnard

Musique **ROB**

Image **Éric Gautier**

Montage **Lydia Decobert**

Décors **Julia Lemaire**

Casting et coach enfants **Nina Boukhrief**

Costumes **Elfie Carlier**

Maquillage **Armel Corre**

Prise de son **Dana Farzanehpour**

Franck Cartaut

Montage son et parole **Alexis Meynet**

Victor Fleurant

Mixage **Thomas Gauder**

Premier assistant **Thomas Trefouel**

mis en scène

Scripte **Delphine Musichini**

Produit par **Richard Grandpierre**

Producteur exécutif **Frédéric Doniguian**

Directeur de production **Édouard Dupont**

Une production **ESKWAD**

En association avec **COFINOVA 20**

Avec le soutien de **CANAL+**

Avec la participation **CINÉ+**

Distribution France **Le Pacte**

Ventes internationales **Goodfellas**